

# Introduction

Dans ce livre, je chercherai à présenter de manière systématique les réflexions nées de la rencontre entre les travaux de phonétique que j'ai lu ou publiés au cours de ces vingt dernières années, et ce qu'il me semble avoir compris du fonctionnement général des langues. Aussi n'offrirai-je pas, ici, de nouvelles données expérimentales, mais plutôt une série de considérations qui, elles, sont en partie nouvelles.

Ces réflexions suivent toutes un fil conducteur dont je n'ai pas toujours été pleinement conscient et que je pourrais décrire comme une insatisfaction de ma part à l'égard des théories et des pratiques phonologiques, aussi bien celles appartenant au passé, dominées par le paradigme structuraliste, que des théories plus récentes (mais qui, dans tous les cas, ont toutes une quarantaine d'années d'existence), dominées par les paradigmes protéiformes des approches génératives et cognitives. Mon insatisfaction avait alors des causes diverses, mais aujourd'hui, jetant un regard en arrière, il m'est possible de noter que celles-ci convergeaient vers trois points focaux.

Le premier, peut-être le plus banal, correspondait à la constatation d'une forte réticence des théories à affronter les phénomènes, ou à fournir une définition explicite du concept de représentation, d'autant plus en ces années où les phénomènes décrits devenaient toujours plus nombreux et plus facilement accessibles et où la discussion sur la représentation et la connaissance s'intensifiait.

Le second, peut-être le plus complexe, venait de ma difficulté à accepter le déséquilibre que j'observais dans les théories et dans les pratiques linguistiques : un déséquilibre qui fait que, d'un côté, nombreux sont ceux qui pensent que les manifestations du plan du signifié, c'est-à-dire les signifiés, les sens, les significations, sont le résultat de processus incalculables, alors que, de l'autre, tous conviennent que les unités du plan du signifiant sont discrètes, calculables (même si, paradoxalement, elles ne sont pas prévisibles dans le devenir historique), sans que de cette discrétion soit donné le fondement, aussi bien du point de vue de sa matérialité,

que d'un point de vue perceptif et mental. Je n'arrive pas à m'expliquer ce déséquilibre et cette asymétrie autrement qu'en ne considérant le signifiant qu'à travers ses représentations alphabétiques occidentales, ce que je juge résolument dépassé.

Le troisième point focal, en un certain sens lié au deuxième, part de l'embarras éprouvé en observant le caractère autoréférentiel d'architectures phonologiques sophistiquées aussi bien qu'ingénieuses, qui, de par leur élégance, semblent indifférentes au problème du signifié, comme si la nature et la finalité même des langues et de leurs sons n'étaient pas de représenter et de communiquer le monde et la connaissance, c'est-à-dire de signifier, comme si cela n'advenait pas à travers les signes à deux faces, faisant qu'une face n'existe plus en l'absence de l'autre. Du reste, c'est là le point de vue qui, à travers le primat de la signification, c'est-à-dire du processus de génération et d'interprétation des sens, permet d'outrepasser les barrières que de nombreuses linguistiques continuent à dresser, entre ce qui est linguistique et ce que l'on considère comme paralinguistique. En effet, si l'on accepte que les langues sont non seulement des systèmes symboliques mais aussi, et à un même niveau, des systèmes déictiques, il est possible de se réapproprier, en tant que linguistes, la puissance sémiotique de la prosodie et de la voix.

Ces facteurs d'insatisfaction ne naissaient pas d'une vocation spéculative mais, au contraire, émergeaient quotidiennement, durant près de vingt ans, de mon travail concret d'analyse phonétique de matériel parlé. Les éléments de crise consistaient d'un côté dans les notions de *pars minima* et de *phonème*, dont je percevais toujours plus le caractère fuyant, et de l'autre, dans la sensation très forte et récurrente que la structure phonique de la langue parlée était construite à partir d'ensembles significatifs et organisés d'une manière que je qualifierais aujourd'hui de gestaltique. Bien qu'appartenant à une génération de linguistes européens pour qui le phonème et la double articulation ont été des instruments fondamentaux des conceptualisations linguistiques, j'en venais toutefois à reconnaître que, tandis que mes efforts pour isoler de manière claire les corrélats phonétiques des phonèmes, ou comprendre quel pouvait être le sens général de la variation, n'offraient pas les résultats escomptés, tous les sondages entrepris suivant une direction gestaltique aboutissaient, du moins pour moi, à des résultats infailliblement convaincants.

Au cours de ces années il ne m'a pas été donné uniquement de mesurer ou d'étudier les mesures faites par autrui, mais j'ai, quant à moi, cherché aussi à trouver des réponses ou, pour le moins, à concevoir des hypothèses de travail. Ce n'est ni dans les phonologies classiques ni dans celles plus modernes qu'il m'a semblé possible d'en trouver (au chapitre 3 je soutiendrai d'ailleurs la thèse que si de telles réponses n'ont pas été trouvées c'est parce qu'elles n'existent pas) ; en revanche, certaines idées que j'ai trouvées dans les travaux sur la *sémiosis* humaine, sur la perception et sur la connaissance me sont apparues utiles.

Mon travail, dont ce livre est le fruit, a donc consisté à mettre en relation ce qu'il

ne me fut pas possible de trouver (les fondements théoriques de la double articulation) et ce que j'ai trouvé – à savoir des idées sur la perception, sur la signification, sur le caractère unitaire des processus sémiotico-linguistiques.

Certains lecteurs pourront penser que dans ce livre la *pars destruens* prévaut sur la *pars construens*. Certes, si par *pars construens* on entend l'idéation d'un appareil formel d'analyse et d'interprétation des faits, il n'y a guère plus, ici, qu'une ébauche et les questions dépassent en nombre les réponses. Mais ma conviction est que la tentative de regarder les choses de manière ingénue et de comprendre si l'empereur est vraiment revêtu de ses habits ne doit pas être considérée comme une attitude *destruens*, notamment si l'on admet que de là peut surgir un progrès de nos savoirs.